

Le cerveau latin

On a trop longtemps cru que la différence entre le français et le latin serait les déclinaisons. Le but de cet article, à caractère essentiellement ludique, est de montrer que ce ne sont pas *les déclinaisons* qui différencient le français du latin mais *les enclaves*.

Rappelons brièvement à l'attention de ceux qui n'ont pas eu cette chance de faire un peu de latin, qu'on appelle déclinaison *l'ensemble des formes que peut prendre un mot selon sa fonction grammaticale dans la phrase*.

En français, les déclinaisons n'ont pas complètement disparu puisque le pronom relatif change de forme suivant qu'il est sujet (qui), complément d'objet (que), ou encore complément du nom (dont). *Qui-que-dont* forme donc une petite déclinaison du pronom relatif.

Mais en latin cette modification des mots concerne trois genres de vocables : les noms, les adjectifs et les pronoms.

Ainsi, si la rose est belle, on dira *rosa* (forme si le mot est sujet), si je cueille la rose, on dira *rosam* (forme si le mot est complément d'objet), si j'aime la couleur de la rose, on dira *rosæ* (forme si le mot est complément de nom), et ainsi de suite. Il existe six cas qui sont appelés comme suit : nominatif, vocatif, accusatif, génitif, datif et ablatif.

Ces déclinaisons ont de tout temps terrorisé les élèves car, pour un seul mot, ils se voient dans l'obligation d'apprendre plusieurs formes tant au singulier qu'au pluriel. Ainsi pour le seul mot *rosa*, cela donnerait : *hæc rosa, hanc rosam, hujus rosæ, huic rosæ, hac rosa, hæ rosæ, has rosas, harum rosarum, his rosis* (cette rose, ces roses).

En français, c'est la place du mot qui indique sa fonction : *le loup tue l'agneau*. *Le loup* en première position indique que le mot est sujet, *l'agneau* juste après le verbe indique que le mot est complément d'objet.

En latin, c'est la terminaison du mot qui indique sa fonction grammaticale : *lupus necat agnum*. *Lupus* est sujet par sa terminaison en *us*, *agnum* est objet par sa terminaison en *um*. Il en résulte que l'ordre des mots est plus libre en latin, à tel point que dans une phrase élémentaire comme celle-ci, les six combinaisons sont possibles : *lupus necat agnum*, *lupus agnum necat*, *agnum lupus necat*, *agnum necat lupus*, *necat lupus agnum*, *necat agnum lupus*.

Si les langues romanes (on appelle ainsi les langues directement issues du latin, il y a en sept : français, espagnol, italien, portugais, roumain, provençal et romanche) si les langues romanes ont perdu leurs déclinaisons, c'est qu'en réalité ce système est assez inefficace au sens où les déclinaisons n'ont pas empêché l'émergence de prépositions, et ce, parce que le nombre des formes déclinées est insuffisant à l'expression de toutes les situations possibles, et la langue deviendrait impraticable si le nombre de ces formes devait augmenter notablement. Or, à partir du moment où l'on introduit des prépositions, l'ordre des mots devient moins libre puisque, par définition, la préposition doit précéder le nom qui lui est associé, encore que certaines sont postpositives dans certains cas.

D'autre part, la proposition dite infinitive en latin recèle une aberration puisque son sujet se mettant à l'accusatif, il ne se distingue plus du complément d'objet contrairement à l'énoncé direct. Ainsi, *lupus agnum necat* où la terminaison *us* diffère de la terminaison *um*, distinguant clairement le sujet de l'objet, devient en proposition infinitive : *dico lupum agnum necare* où le sujet se confond avec l'objet, obligeant le locuteur, dans un cas de ce genre, à signaler le sujet en le mettant juste après le verbe annonciateur de la proposition infinitive de manière à distinguer *dico lupum agnum necare* où *lupum* est sujet, de *dico agnum lupum necare* où, cette fois-ci, c'est *agnum* qui est sujet.

On constate donc qu'il y a eu échec du système flexionnel puisque celui-ci, ayant essentiellement pour vocation de ne pas signaler la fonction grammaticale d'un mot par sa place qu'il a dans la phrase mais par sa seule terminaison, a dû néanmoins introduire une notion d'ordre des mots, d'une part, par les prépositions, venues en grand nombre compléter la pauvreté numérique des cas, lesquelles réfutent l'ordre libre des mots, d'autre part,

par la proposition infinitive qui met sur le même plan le sujet et l'objet, laquelle réfute également l'ordre libre des mots, le sujet devant absolument se mettre juste après le verbe qui annonce la proposition infinitive dans le cas où, comme dans l'exemple précédent, il y aurait un conflit avec l'objet.

Cela dit, si les déclinaisons forment effectivement une différence sensible avec le français, ce n'est en aucun cas la différence principale : la différence principale est *l'enclave*.

On appelle enclave le fait qu'un groupe de mots puisse se trouver enfermés (enclavés) entre deux mots liés : soit une préposition avec le nom qui la complète, soit un nom et son adjectif associé, soit un verbe et son complément d'objet, et d'une manière générale tout couple de mots reliés.

En français, l'enclave serait possible mais elle est très rare et serait perçue comme relevant d'une stylistique très affectée, voire carrément snob. Si je dis par exemple : *grande — et j'ai eu l'occasion de vous le dire à plusieurs reprises* — à ce stade de la phrase, vous ne savez pas du tout ce qui est grand, vous savez seulement que c'est un mot féminin, et à la seule audition, vous ne savez même pas si c'est mot singulier ou pluriel : *grande — et j'ai eu l'occasion de vous le dire à plusieurs reprises — a été pour vous mon admiration*. Toute la phrase est enclavée entre un adjectif et le nom qui lui est associé.

Or, si l'enclave serait éventuellement possible en français, elle ne le serait qu'à un niveau unique, comme dans l'exemple précédent, alors qu'en latin, le nombre d'enclaves peut s'élever à trois, rendant certaines phrases extrêmement difficiles à déchiffrer pour des cerveaux modernes, peu habitués à ce genre de gymnastique cérébrale.

Les grammaires latines parlent du génitif enclavé. Il est vrai qu'on enclave volontiers un génitif entre un nom et son adjectif associé. Si je parle exempli gratia de la grande beauté du temple, le génitif *templi* (la désinence en *i* indique un génitif c'est-à-dire un complément de nom) sera de préférence enclavé entre l'adjectif *magna* et le nom associé *pulchritudo* et l'on dira *magna templi pulchritudo*.

Cela dit, l'enclave est généralisée en latin et le génitif enclavé n'est qu'un cas particulier. Si donc, pour agrémenter le fragment de phrase précédent, je voulais parler de *la grande beauté du temple que j'ai vu hier*, la relative *que j'ai vu hier* (*quod heri vidi*) peut s'inviter dans l'enclave et se placer juste après *templi*, ce qui donnera *magna templi, quod heri vidi, pulchritudo*.

L'enclave est un véritable casse-tête pour les débutants d'autant que les professeurs omettent probablement de leur signaler cette curiosité fondamentale de la langue latine.

Ainsi, tombant sur l'exorde des *Verrines* de *Cicéron*, on lit ceci : *venio nunc ad istius, quemadmodum ipse appellat, studium*, le débutant s'arrache les cheveux. On lui dit que la préposition *ad* se construit avec l'accusatif et il voit qu'*istius* est un génitif, et qui plus est, doté d'une virgule juste après, ce qui rajoute encore à l'énigme. Il aura beau retourner mille fois à sa grammaire pour vérifier et revérifier encore la forme *istius*, sa grammaire lui répétera inlassablement qu'*istius* est un génitif. On imagine le désarroi, j'ose dire la souffrance, de l'étudiant incapable de comprendre ces quelques mots. Ce qu'on a oublié de lui dire, c'est que si *ad* se construit avec l'accusatif, cet accusatif peut se trouver plus loin dans la phrase, le couple *ad+accusatif* enclave alors un certain nombre de mots pour former un tout cohérent.

De plus, on lui intime l'ordre de ne pas traduire mot à mot. Et pourquoi ne faudrait-il pas traduire mot à mot ? Ce qu'il ne faut pas faire, c'est donner ce mot à mot à titre de résultat définitif comme traduction au professeur mais le mot à mot est d'une extrême utilité pour essayer de comprendre le propos : *venio*→je viens, *nunc*→maintenant, *ad istius*→à de celui-ci, *quemadmodum*→comme, *ipse*→lui-même, *appellat*→appelle, *studium*→passion, ce qui donne cette très méchante phrase (et pourquoi la taire puisque c'est ainsi que les Latins disent) : *je viens maintenant à de celui-ci comme lui-même appelle passion*→*j'en viens maintenant à de celui-ci comme il l'appelle lui-même passion*→*j'en viens maintenant à la passion de celui-ci comme il l'appelle lui-même*→*j'en viens maintenant à sa passion comme il l'appelle lui-même*, d'où, pour mettre le mot passion

(*studium*) en dernier afin de respecter le mouvement latin : *j'en viens maintenant à ce qu'il appelle lui-même sa passion.*

On voit donc que la préposition *ad* est connectée à l'accusatif *studium*, le génitif *istius* est enclavé : *ad istius studium*, et la relative *quemadmodum ispe appellat* s'incorpore à l'enclave d'où la formulation *ad istius, quemadmodum ipse appellat, studium*, de la même façon qu'à partir de *magna templi pulchritudo* où le génitif est enclavé, on a en quelque sorte surenclavé l'enclave par l'adjonction d'une relative ayant ce génitif pour antécédent : *magna templi, quod heri vidi, pulchritudo.*

Or, comme nous l'avons dit, le nombre d'enclaves peut être égal à trois dans les phrases latines complexes.

Prenons le début du *Pro Plancio* de Cicéron. Ce discours est intéressant car il a été effectivement prononcé. Cicéron a une cinquantaine d'années, il articule ce plaidoyer d'environ treize mille mots, soit, si l'on compte à peu près deux mots par seconde, deux heures de parole ininterrompue. *Planicius* a été élu à l'édilité, son adversaire *Laterensis*, mauvais perdant de cette élection, estime qu'il y a eu fraude électorale et porte plainte. C'est son ami *Cicéron* qui se charge de sa défense.

Essayons d'analyser la manière dont le cerveau latin décrypte en temps réel la première phrase de Cicéron ainsi que les flux de parole qui permettent une compréhension immédiate.

Cum : *alors que*. Ici, le cerveau latin conclut à une conjonction. En effet, il ne pourrait pas s'agir de la préposition *cum+ablatif* car même si un ablatif se trouvait plus loin, la préposition ne pourrait pas être isolée. Par exemple *je dînais avec un ami* pourra se dire *cum amico|cenabam* avec un arrêt après *amico*, ou, en un seul flux de mots, *cum amico cenabam*, mais, à aucun moment, un arrêt après *cum* n'est concevable si *cum* est une préposition. Il est vrai qu'à l'époque on devait probablement prononcer *quum* ou *quom* (la graphie simplifiée *cum* s'est, semble-t-il, imposée un peu plus tard) mais cela ne change rien au raisonnement, le cerveau latin conclut à une conjonction et attend désormais un verbe (le plus probablement un subjonctif imparfait, on serait alors en présence du fameux *cum historique*,

assez logique dans une circonstance de ce genre), lequel verbe va accompagner cette conjonction, le niveau d'enclave est égal à 1.

propter egregiam et singularem Gnaei Planci : à cause d'une remarquable et rare de Gnaeus Plancius. Dans le texte on a *C. Planci* mais il faut lire *Gnaei Planci* c'est-à-dire mettre le prénom au génitif. Bien qu'il commence par la lettre G, le texte contient par simplification traditionnelle l'initiale C suivi d'un point, la lettre G ayant été rajoutée ultérieurement à l'alphabet latin. Ici, on ne sait pas ce qui est *egregiam et singularem* (remarquable et rare), on sait seulement que c'est une qualité de Gnaeus Plancius à cause du génitif *Gnaei Planci*, et l'on sait également que cette qualité se désigne par un mot féminin à cause de la forme *egregiam* (c'eût été *egregium* au masculin ou au neutre). On entre donc dans une deuxième enclave initiée par *propter* et le cerveau latin attend un mot féminin. D'où les niveaux d'enclaves que nous représentons comme suit : 1, 2.

Iudices : *juges*. Ici, on n'avance pas d'un iota, Cicéron s'adresse à des juges et le fait savoir clairement par ce vocatif pluriel. Dans tout le début du discours, chaque phrase doit nécessairement s'accompagner de ce mot qui confirme à chaque fois qu'il s'adresse à des juges. Comme le niveau d'enclaves est toujours à 2, nous désignons la série ainsi : 1, 2, 2.

in mea salute custodienda : *dans mon salut devant être sauvegardé* c'est-à-dire *dans la sauvegarde de mon salut*. Ici, nous avons affaire à un fragment autosuffisant qui n'ajoute pas d'enclave mais n'en résout pas non plus, comme précédemment. Le cerveau latin comprend simplement que cette qualité de Gnaeus Plancius, qui sera désignée par un mot féminin qu'on attend, représente quelque chose en liaison à la sauvegarde du salut du locuteur, à la conservation de sa vie, à sa défense en cas de péril. Comme le niveau d'enclaves est toujours à égal 2, nous notons la série comme suit : 1, 2, 2, 2.

fidem : *fidélité*. Voilà donc le mot féminin que le cerveau latin attendait. Cette qualité remarquable et rare de Gnaeus Plancius, c'est la fidélité. Mais pas n'importe quelle fidélité, une fidélité *in mea salute custodienda*, à défendre mes intérêts. Le *propter* est résolu, il s'agit de *propter fidem*, à cause de la fidélité, ces deux mots enclavant un grand fragment de dix

mots : *egregiam et singularem Gnaei Planci, Iudices, in mea salute custodienda*. Le niveau d'enclaves retombe à 1, ce que l'on note comme suit : 1, 2, 2, 2, 1.

tam multos et bonos viros : *de si nombreux et de si bons hommes c'est-à-dire tant de gens de bien*. Ici, le cerveau latin perçoit un accusatif nécessairement lié à un verbe à venir, ce qui fait remonter d'une unité le niveau d'enclaves. Ici, comme pour tout accusatif, il y a, en principe, deux possibilités futures les plus probables : soit cet accusatif sera complément d'un verbe transitif direct, soit il sera sujet d'une proposition infinitive dont le verbe annonciateur est postposé. Dans les deux cas, le cerveau latin attend un verbe. Comme nous remontons d'un niveau d'enclaves, nous notons ainsi la progression : 1, 2, 2, 2, 1, 2.

eius honori : *pour son honneur*. Ici, le cerveau latin perçoit un datif (*honoris*). Comme ce datif ne s'expliquera que dans la suite de la phrase, le niveau d'enclaves s'incrémente encore. Le génitif *ejus* se rapporte nécessairement à Gnaeus Plancius, il s'agit de l'honneur de Gnaeus Plancius. Comme nous remontons d'un niveau d'enclaves, nous notons ainsi la progression : 1, 2, 2, 2, 1, 2, 3.

viderem esse fautores : tout s'explique ici, le niveau d'enclaves retombe immédiatement à zéro, les trois enclaves se referment d'un seul coup par ce seul flux. En effet, le subjonctif imparfait *viderem* est en connexion avec le *cum* : *cum viderem, alors que je voyais*, ou, de façon plus légère : *en voyant*. Ce verbe annonce une proposition infinitive dont *tam multos et bonos viros, tant de gens de bien*, est le sujet : *cum viderem tam multos et bonos viros, en voyant tant de gens de bien*. Et le datif *honoris* est construit avec l'adjectif *fautores* : *esse fautores ejus honoris, prendre la défense de son honneur, défendre son honneur*. Et pourquoi tant de gens de bien prenaient la défense de son honneur ? *Propter egregiam et singularem Gnaei Planci, in mea salute custodienda, fidem, à cause de la fidélité de Gnaeus Plancius dans la sauvegarde de ma vie*. Le nombre d'enclaves redevient nul : 1, 2, 2, 2, 1, 2, 3, 0.

capiebam animo non mediocrem voluptatem : *je prenais en mon cœur un plaisir non petit c'est-à-dire je prenais intérieurement un bien*

grand plaisir. Ici, le fragment est autosuffisant, le niveau d'enclaves reste inchangé : 1, 2, 2, 2, 1, 2, 3, 0, 0. La phrase pourrait s'arrêter là même si le cerveau latin s'attend à une explicitation de ce plaisir.

quod : *de ce que*. Ici, la conjonction *quod* (littéralement, *parce que*) est forcément connectée à un verbe, le niveau d'enclaves s'incrémente : 1, 2, 2, 2, 1, 2, 3, 0, 0, 1.

cuius officium mihi saluti fuisset : *dont le service m'avait sauvé la vie*. Ici le cerveau latin perçoit une relative inversée c'est-à-dire que l'antécédent du pronom relatif au génitif *cujus* est postposé, ainsi que c'est possible en latin. On incrémente ainsi le niveau d'enclaves puisque le pronom relatif *cujus* est connecté à un antécédent à venir dans la phase : 1, 2, 2, 2, 1, 2, 3, 0, 0, 1, 2.

ei meorum temporum memoriam : *pour celui | la mémoire de mes échecs*. Le mot *tempora* au pluriel, surtout lié à un pronom possessif (*mea tempora, mes temps, mes moments*), est un euphémisme pour indiquer ses moments difficiles, ses revers, ses difficultés. Ici, le cerveau latin perçoit le pronom au datif *ei* comme étant l'antécédent de *cujus* : *ei cuius officium mihi saluti fuisset, pour celui dont le service m'avait sauvé la vie*. Le niveau d'enclaves redescend donc d'une unité puisque le pronom relatif *cujus* est résolu : 1, 2, 2, 2, 1, 2, 3, 0, 0, 1, 2, 1. Mais ce niveau remonte immédiatement du fait que ce datif *ei* ne l'est pas et ne s'expliquera lui-même que par la suite, car s'il résout le *cujus*, lui-même n'est pas résolu : 1, 2, 2, 2, 1, 2, 3, 0, 0, 1, 2, 1, 2. Et ce niveau d'enclaves s'incrémente encore par la présence de l'accusatif *memoriam* qui annonce, comme c'est le cas le plus probable des accusatifs, soit un verbe transitif direct, soit une proposition infinitive dont ce mot sera sujet. Le niveau d'enclaves devient donc : 1, 2, 2, 2, 1, 2, 3, 0, 0, 1, 2, 1, 2, 3.

suffragari videbam : ici, tout se résout d'un seul coup par ces deux verbes, le niveau d'enclaves retombe immédiatement à zéro. En effet, le verbe *videbam* est relié au *quod* : *quod videbam, parce que je voyais*. Ce verbe introduit une proposition infinitive dont *meorum temporum memoriam* est le sujet, résolvant cet accusatif jusque là inexpliqué. Et le datif *ei* est construit avec le verbe déponent *suffragor*, favoriser, seconder,

appuyer : *quod videbam, parce que je voyais que, meorum temporum memoriam, la mémoire de mes difficultés, suffragari, avantageait, ei cuius officium mihi saluti fuisset, celui dont le service m'avait sauvé la vie.* Tout s'explique donc, le niveau d'enclaves retombe logiquement à zéro à la fin de la phrase : 1, 2, 2, 2, 1, 2, 3, 0, 0, 1, 2, 1, 2, 3, 0.

On voit donc bien, par cet exemple, que ce qui caractérise la langue latine ne sont pas les déclinaisons mais les enclaves perpétuelles dont le nombre s'incrémente et se décrémente au fil des apparitions couplées et des résolutions dans l'énoncé. C'est cette propension à élucider sans cesse ultérieurement les mots liés en couple qui caractérise essentiellement la langue latine.

Il est facile de voir qu'en supprimant les enclaves comme c'est le cas en français — langue qui les a totalement éradiquées pour son inutile complexité — la phrase, même énoncée en latin, ne nous poserait pratiquement plus aucune difficulté :

Cum viderem, Iudices -> *en voyant, Messieurs les Juges,*
tam multos et bonos viros -> *tant de gens de bien*
esse fautores eius honori -> *défendre son honneur*
propter fidem -> *du fait de la fidélité*
egregiam et singularem -> *remarquable et rare*
Gnaei Planci -> *de Gnaeus Plancius*
in mea salute custodienda -> *à préserver mon salut,*
capiebam animo -> *je prenais en mon for intérieur*
non mediocre voluptatem -> *un bien grand plaisir*
quod videbam -> *en voyant que*
meorum temporum memoriam -> *la mémoire des mes revers*
suffragari ei -> *venait secourir celui*
cuius officium -> *dont le dévouement*
mihi saluti fuisset -> *m'avait sauvé la vie.*

QED, quod erat demonstrandum, ce qu'il fallait démontrer, CQFD.

Paris, janvier 2010